Les aventures de Polichinelle

Illustrées par Renato Berti

Les aventures de Polichinelle

Texte intégral, domaine public

… auteur anonyme

… illustré par Renato Berti, alias Ribet

… relu par Lucienne

Jean-Louis Ernest Meissonier, Polichinelle en rose, 1879

Découvrez les autres publications de Lucienne sur les sites :

Livres en Liberté / L'arche de Noé des contes

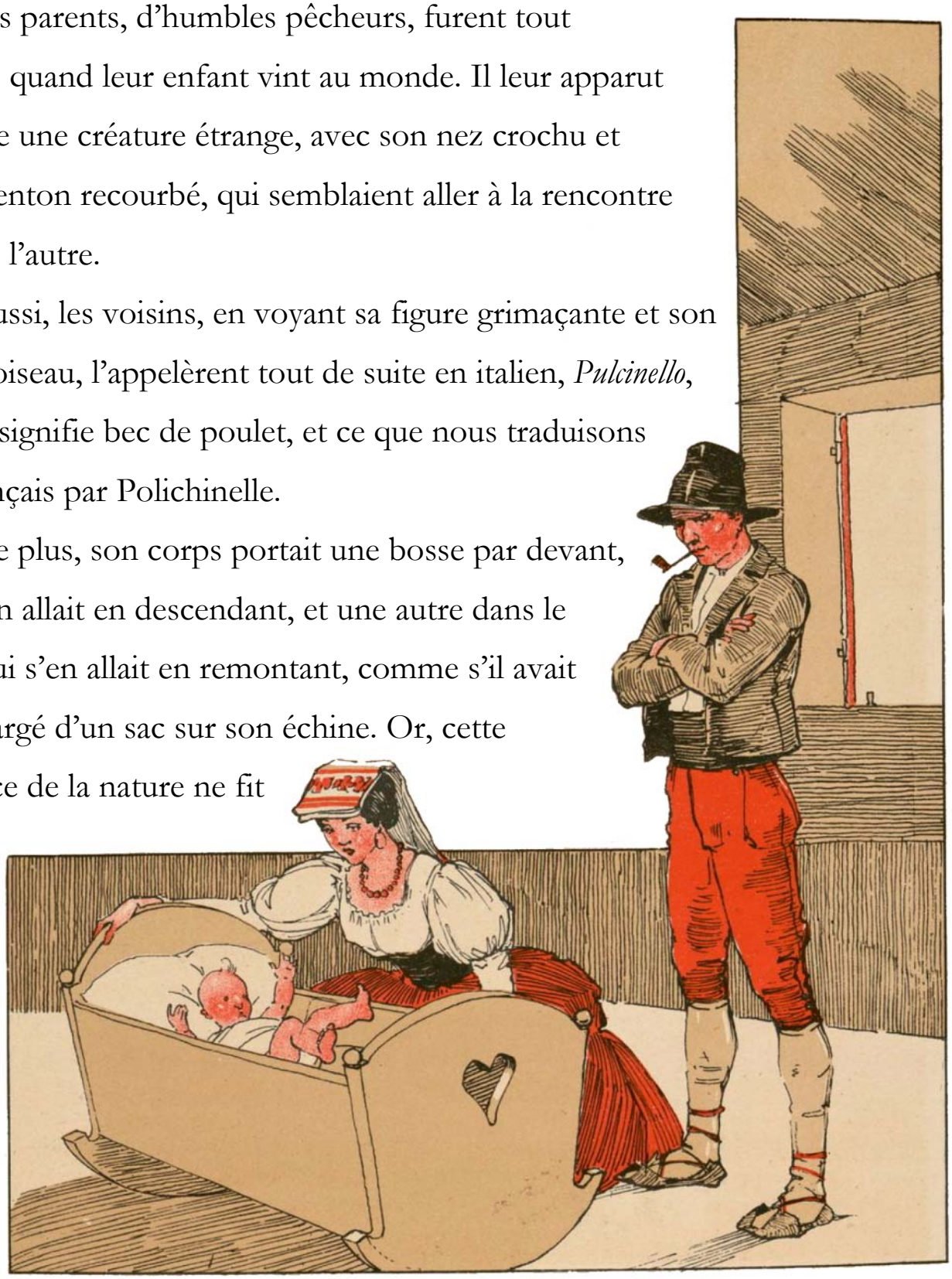
Livres en Liberté / Les trésors des récits jeunesse

Polichinelle est né dans un petit village des environs de la belle ville de Naples, en Italie, où le ciel est si bleu et la mer si jolie. À vrai dire, il ne s'appelait pas Polichinelle : c'est un surnom qu'on lui donna, à cause de la difformité de son visage.

Ses parents, d'humbles pêcheurs, furent tout surpris quand leur enfant vint au monde. Il leur apparut comme une créature étrange, avec son nez crochu et son menton recourbé, qui semblaient aller à la rencontre l'un de l'autre.

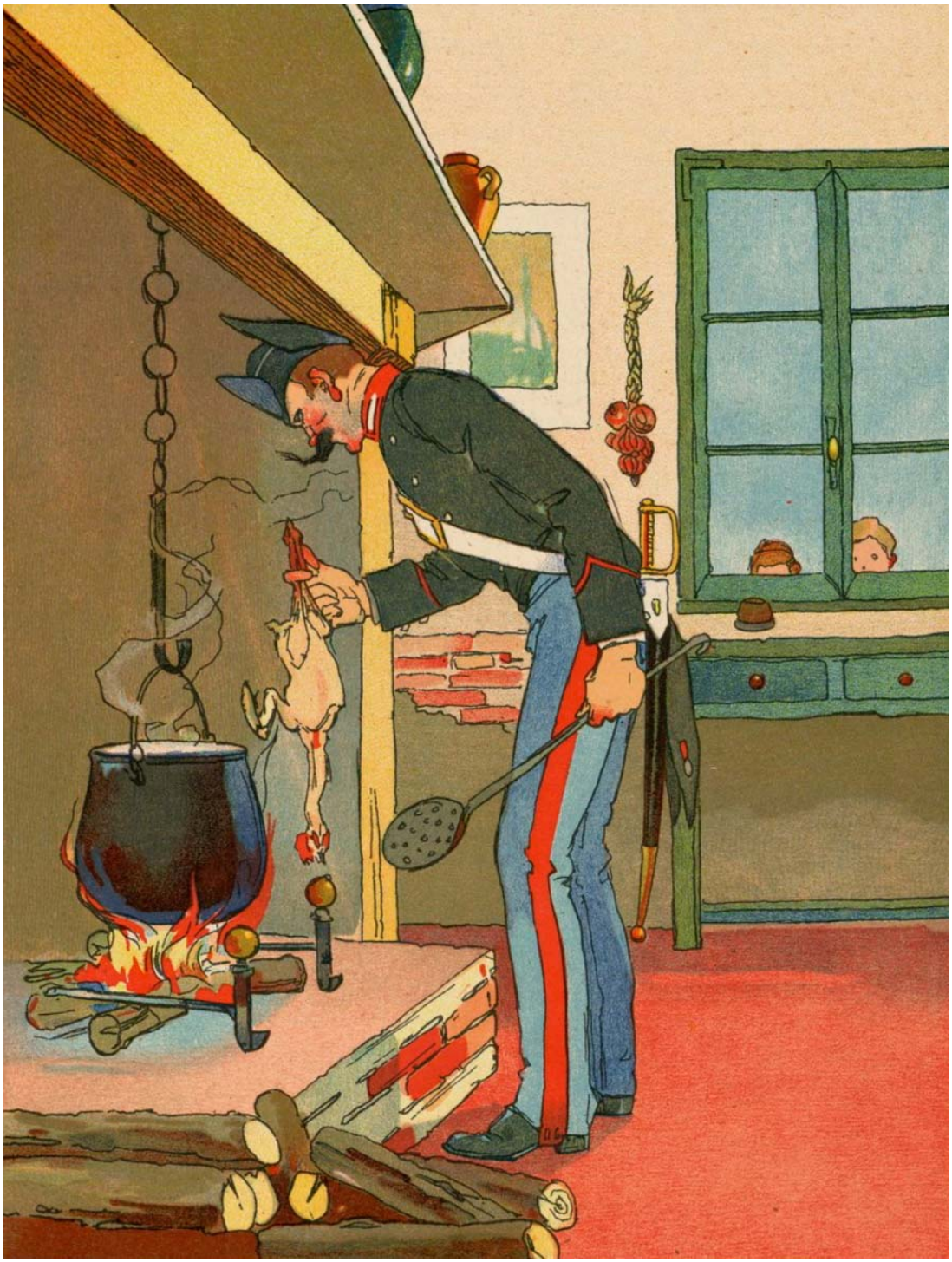
Aussi, les voisins, en voyant sa figure grimaçante et son nez d'oiseau, l'appelèrent tout de suite en italien, *Pulcinello*, ce qui signifie bec de poulet, et ce que nous traduisons en français par Polichinelle.

De plus, son corps portait une bosse par devant, qui s'en allait en descendant, et une autre dans le dos, qui s'en allait en remontant, comme s'il avait été chargé d'un sac sur son échine. Or, cette disgrâce de la nature ne fit



que croître à mesure que l'enfant grandissait.

Enfin, quand il commença à parler, ce fut d'une voix aigre et nasillarde, qui retentissait comme un bruit de crécelle et faisait rire tout le monde.



Polichinelle avaitl'esprit aussi tordu que le corps. Au milieu des gamins paresseux et rôdeurs dont est peuplée la baie de Naples, il se distinguait par ses espiègleries et, plus tard, par les mauvais tours qu'il jouait partout, à la tête d'une bande d'enfants qu'il semblait commander.

Les jeunes garnements en voulaient particulièrement au carabinier, - le gendarme du village -, qui terrorisait la population, avec son grand chapeau pointu, ses moustaches noires ressemblant à des crocs, son sabre, son poignard, et son long fusil.

Un jour que cet homme redoutable avait reçu en cadeau de la femme d'un maraudeur, une belle poule grasse à point, on le surveilla sans en avoir l'air. On le vit préparer la volaille avec soin, et la mettre dans une marmite bien entourée de braise, car il se promettait, sans doute, de s'en régaler lors du repas du soir.

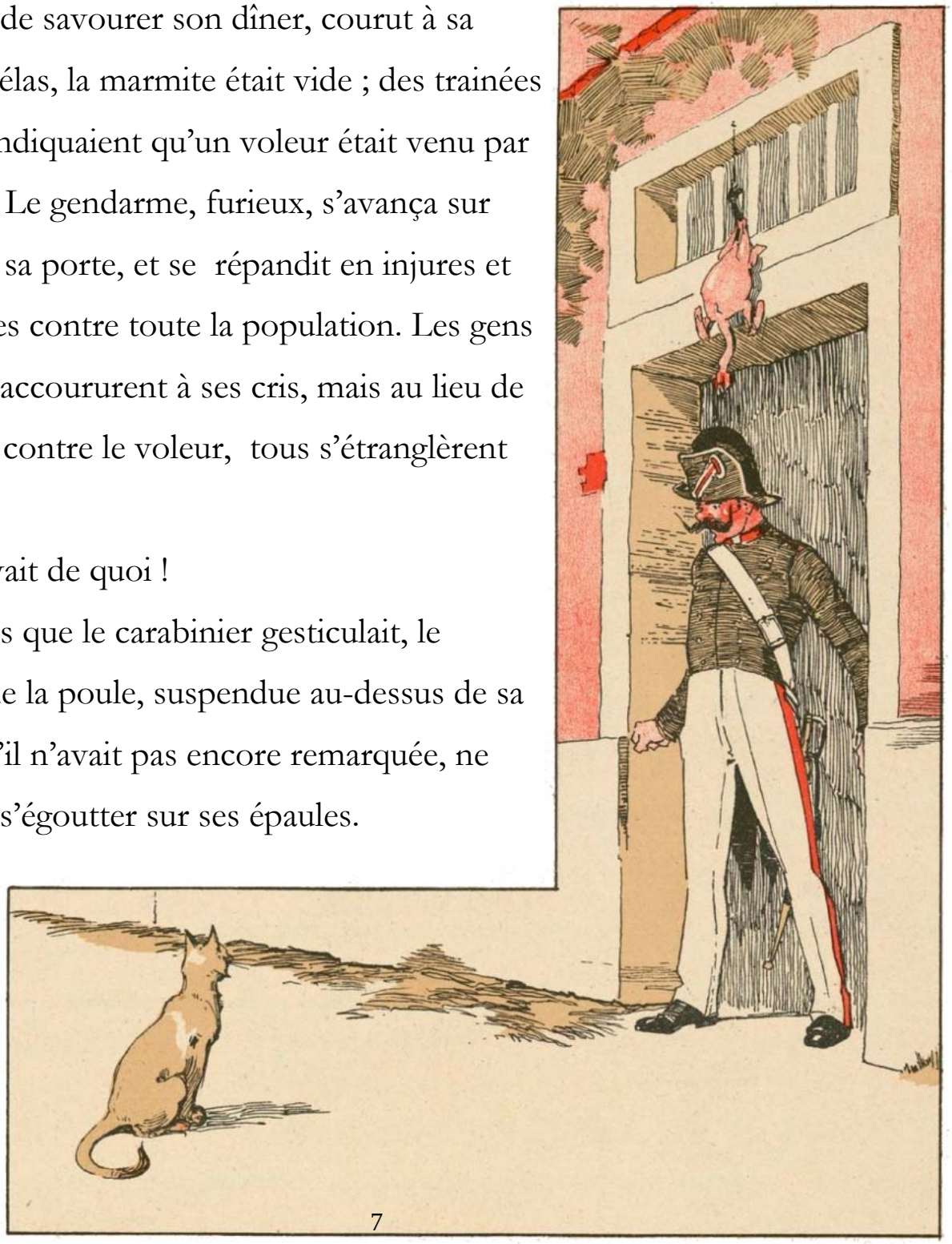
Là dessus, il ferma sa porte à clef, et partit faire sa ronde.

Mais à peine avait-il le dos tourné, que Polichinelle, qui l'épiait par la fenêtre, s'introduisit à l'intérieur du logis, souleva le couvercle du pot, en retira la poule, et alla suspendre le volatile, à demi cuit, au-dessus de la porte d'entrée.

Le soir, le carabinier, rentré plus tôt que de coutume, comme s'il avait hâte de savourer son dîner, courut à sa cuisine ; hélas, la marmite était vide ; des trainées humides indiquaient qu'un voleur était venu par la fenêtre. Le gendarme, furieux, s'avança sur le seuil de sa porte, et se répandit en injures et en menaces contre toute la population. Les gens du village accoururent à ses cris, mais au lieu de s'indigner contre le voleur, tous s'étranglèrent de rire.

Il y avait de quoi !

Tandis que le carabinier gesticulait, le bouillon de la poule, suspendue au-dessus de sa tête, et qu'il n'avait pas encore remarquée, ne cessait de s'égoutter sur ses épaules.



À la longue, cependant, il finit par s'en apercevoir. Alors, au premier rang des rieurs, il remarqua Polichinelle ; et, à dater de ce jour, il lui voua une haine mortelle.

Mais Polichinelle ne devait pas en subir les conséquences, car, quelques jours plus tard, il fut enlevé par des romanichels !

L'inquiétude ne fut pas très grande chez ses parents, qui avaient beaucoup d'enfants, et qui regardaient cette horreur de rejeton qu'était Polichinelle, comme une punition du ciel.

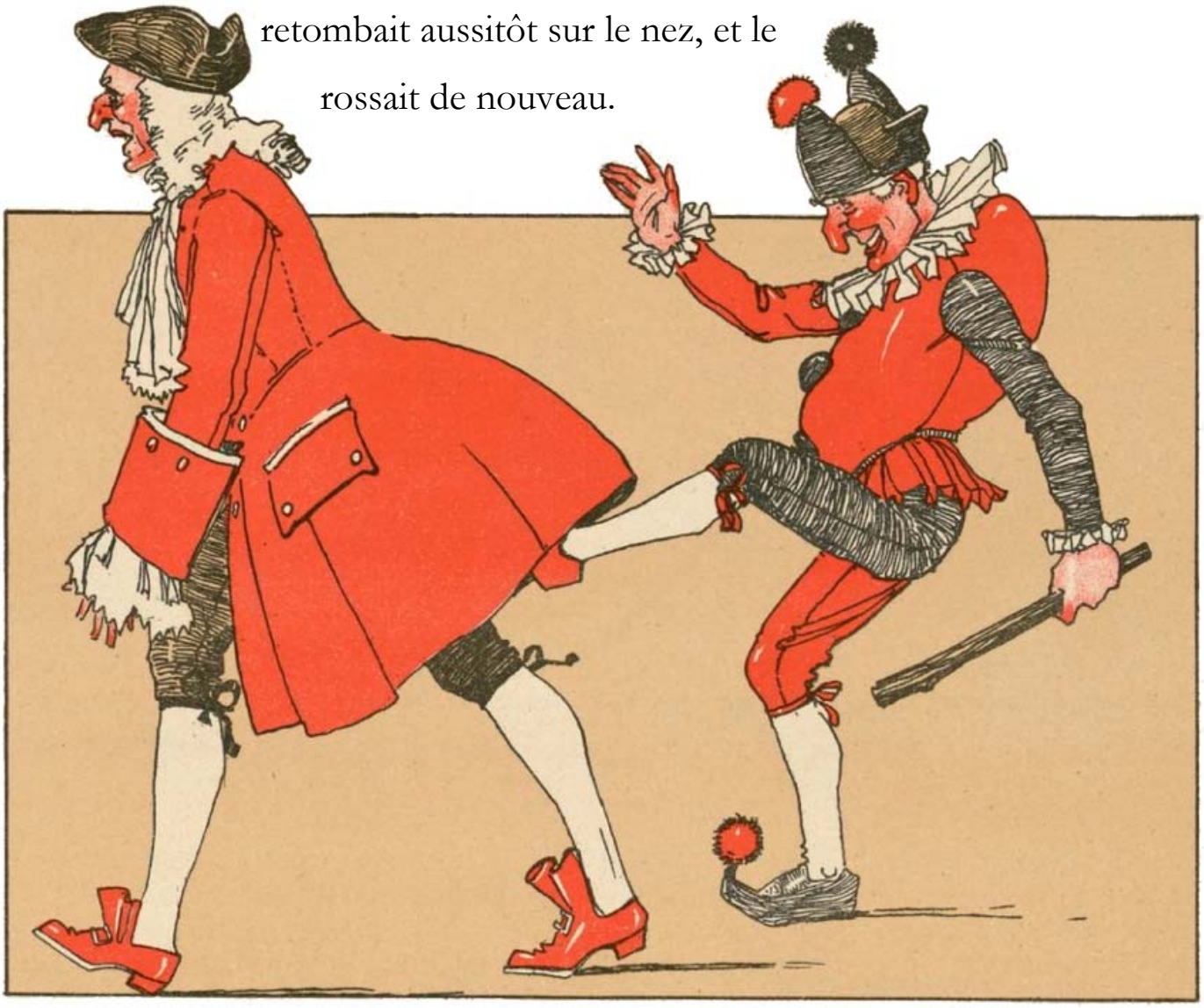
Or, c'est précisément en raison de sa laideur, que les romanichels avaient enlevé l'enfant : ils pensaient en tirer parti, dans les comédies et les pantomimes, qu'ils jouaient sur les places publiques au cours de leur vie errante.

À vrai dire, Polichinelle s'accommoda assez facilement de cette nouvelle existence, en dépit des tracas et des misères qui l'assaillaient. Par exemple, on l'obligeait à faire des grimaces, vêtu d'un habit grotesque ainsi composé : une jaquette verte, une culotte ayant une jambe rouge, et l'autre verte, un bas rouge et l'autre vert, - mais du côté opposé aux couleurs de la culotte -, des sabots rouges recouverts de peau de mouton blanche, une manche rouge à parements verts et une manche verte à parements rouges, perruque et moustaches blanches, collerette et manchettes de dentelle, bicorne rouge. L'habit, à gros boutons saillants, épousait parfaitement les deux bosses que le bonhomme portait par devant et par derrière.

Mal nourri, Polichinelle recevait peu de bons morceaux, mais beaucoup de coups de bâton. Aussi, lui vint-il de bonne heure l'idée de les rendre à quelqu'un.

Les saltimbanques, ses parents adoptifs, lui faisaient jouer la comédie avec un autre de leurs pensionnaires, nommé Cassandre. Sot et niais, Cassandre fut la victime toute désignée des coups de Polichinelle, qui

savait taper sec. C'est ainsi que le public riait à gorge déployée, quand Polichinelle rouait Cassandre de coups. Son jeu favori était de disparaître tout à coup en montant sur le toit ; Cassandre, se croyant tranquille, levait alors la tête, pour comprendre où son camarade était passé. L'autre lui retombait aussitôt sur le nez, et le rossait de nouveau.



Un jour, comme la roulotte des romanichels s'était arrêtée dans une petite bourgade afin d'y jouer la comédie, un commissaire du roi vint à eux pour leur réclamer l'argent de l'impôt. À cette époque, les intendants et les commissaires persécutaient le pauvre peuple. Ce commissaire

n'avait pas eu même pitié des indigents qu'étaient les comédiens itinérants.

Le chef de la troupe lui répondit qu'ils étaient sans le sou, et qu'en qualité de baladins, ils ne sauraient payer d'impôts. Le commissaire, irrité par cette réponse, s'approcha de la marmite qui cuisait en plein air, et, la renversa du bout de son bâton, privant ainsi de souper ces pauvres gens.

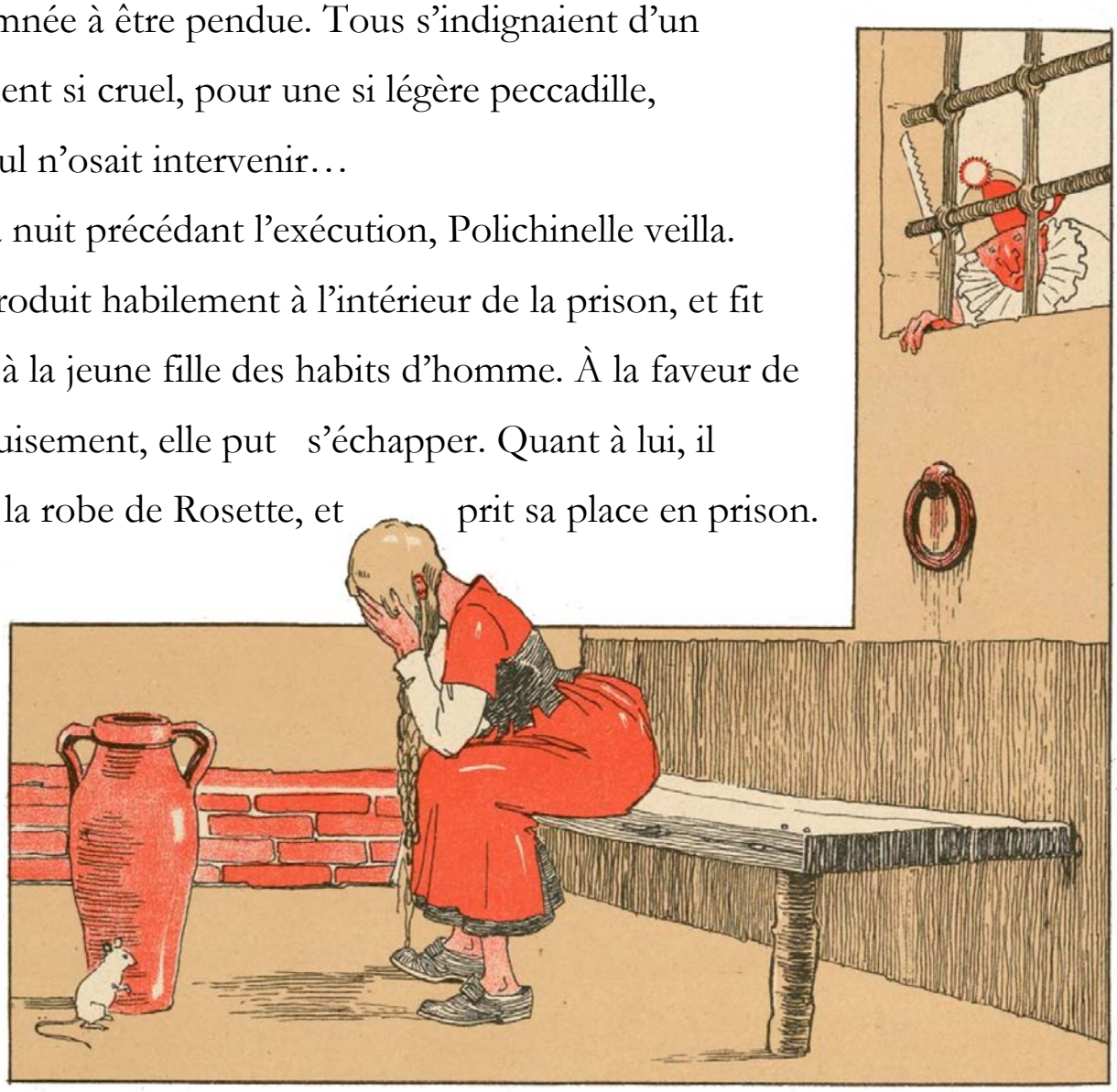
Le petit Polichinelle bondit alors sur le commissaire, et, s'emparant de son bâton, il lui administra une formidable raclée au milieu des acclamations des badauds.

Tout le village, instruit de la chose, était accouru ; le commissaire se sauva au milieu des huées ! Le soir même, il y eut foule à la représentation où, précisément, Polichinelle mima la comédie qui venait de se dérouler, dans la réalité, quelques heures auparavant. Ce fut le pauvre Cassandre qui joua le rôle du commissaire.

La troupe des comédiens voyagea longtemps, parcourant tous les pays d'Europe. Polichinelle était devenu une célébrité.

Un jour, dans un petit village d'Angleterre, la plus jeune fille d'un bûcheron, prénommée Rosette, qui avait commis la faute de dérober à l'épouse du seigneur un mouchoir de dentelle, fut condamnée à être pendue. Tous s'indignaient d'un châtiment si cruel, pour une si légère peccadille, mais nul n'osait intervenir…

La nuit précédant l'exécution, Polichinelle veilla. Il s'introduit habilement à l'intérieur de la prison, et fit passer à la jeune fille des habits d'homme. À la faveur de ce déguisement, elle put s'échapper. Quant à lui, il revêtit la robe de Rosette, et prit sa place en prison.



Le matin, au petit jour, le bourreau vint chercher sa victime. Il crut conduire la jeune fille au supplice, mais c'était Polichinelle qu'il emmenait. Arrivé au pied du gibet, qui se trouvait en pleine campagne, à un carrefour de grands chemins, comme c'était la coutume, cet homme cruel et sanguinaire, honni de tous, s'apprêta à passer la corde au cou de la jeune fille. C'est alors qu'à cet instant précis, Polichinelle se jeta sur lui, le désarma et, en un tour de main, ce fut le bourreau lui-même qui se trouva pendu à son propre gibet.

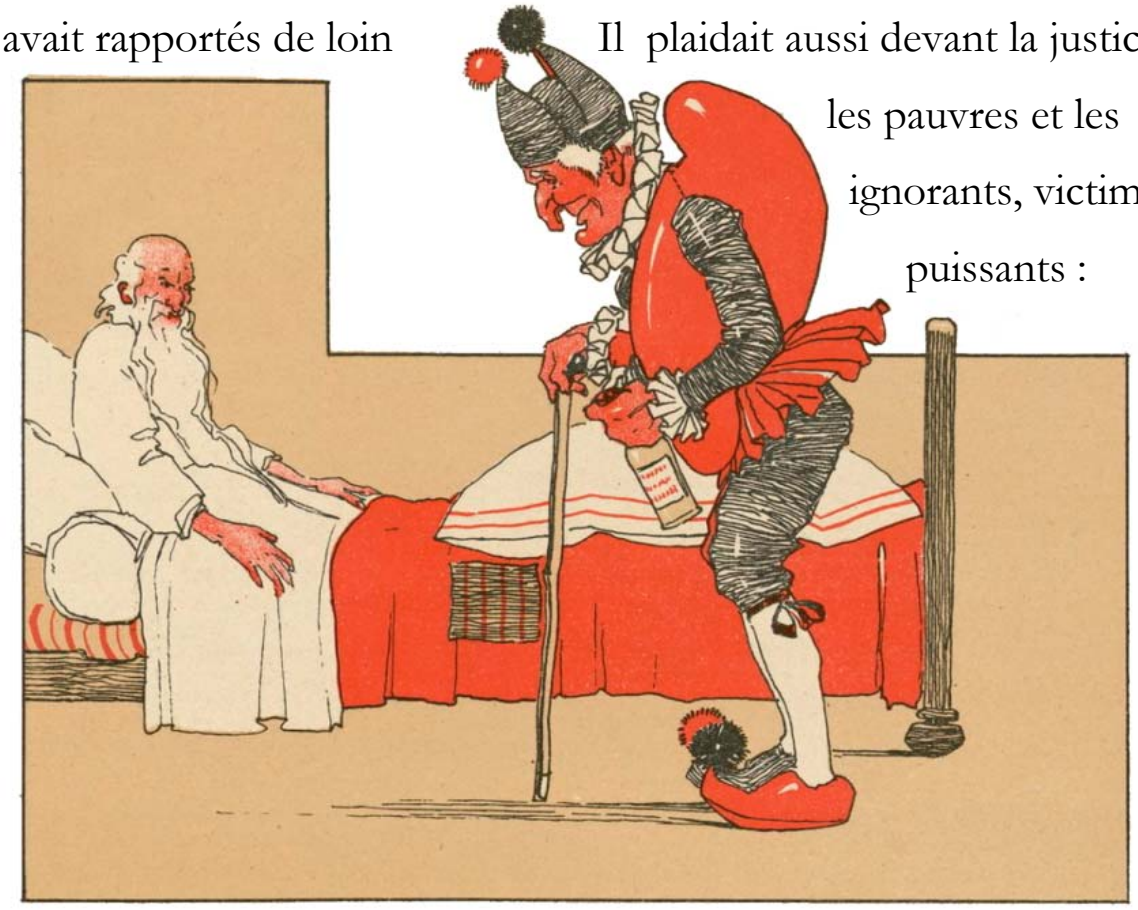
Les commissaires se précipitèrent, sous les ricanements de la foule, et eurent tout juste le temps de décrocher le malheureux, qui se trouvait en fort mauvais posture !

Polichinelle, cependant, avait rejoint les baladins, auprès desquels s'était réfugiée la jolie Rosette. Elle devint comédienne dans la troupe. Quant aux baladins, ils s'empressèrent de quitter la province !

Cette aventure devint la nouvelle comédie de leur répertoire. Longtemps, on y vit Polichinelle, que les Anglais appellent « Punch », duper l'autorité et prendre le bourreau à son propre piège.

Polichinelle voyagea ainsi de longues années, à travers tous les pays, puis, devenu vieux, il finit par se retirer dans son village natal, sous le joli ciel de Naples, où il voulut se reposer de tant de fatigues et d'aventures, en faisant le bien.

Comme il avait acquis beaucoup de connaissances, il soignait les malades et les blessés, à l'aide de remèdes et de plantes qu'il avait rapportés de loin Il plaidait aussi devant la justice pour les pauvres et les ignorants, victimes des puissants :



il intervenait toujours pour le faible, contre le fort. On ne l'appelait plus que *Monseigneur Polichinelle*.

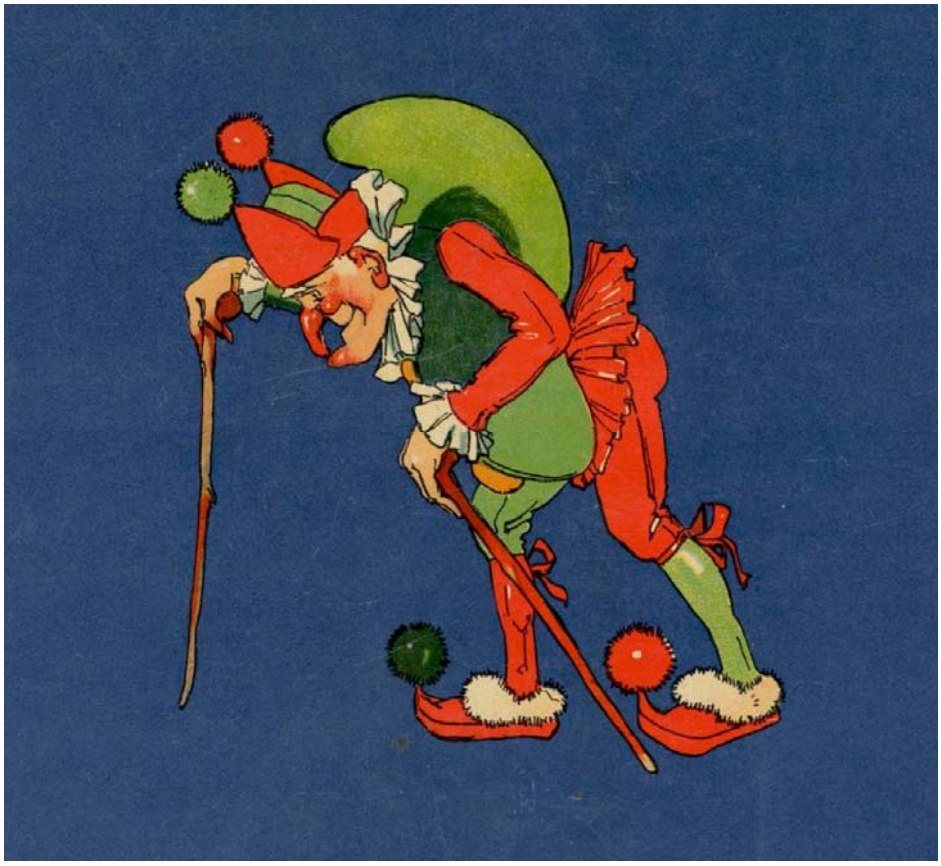
Un jour, il arriva une chose étrange : des baladins, venus jouer la comédie dans son petit village, annoncèrent un grand spectacle ayant pour titre « Polichinelle ».

Les habitants, croyant qu'on voulait berner celui qu'ils aimaient tant, décidèrent de chasser les comédiens et de démolir leur théâtre. Mais Polichinelle intervint en faveur de ces pauvres gens, et vint se mettre, le soir, au premier rang des spectateurs. Alors, l'ancien baladin eut la joie de reconnaître, sur la scène, tout ce qu'il avait fait, créé ou imaginé dans sa

vie errante. Mais ce n'étaient plus des acteurs vivants qui jouaient, comme de son temps ; car, depuis qu'il s'était retiré de la troupe, le directeur, désespérant de ne jamais rencontrer un acteur qui lui ressemblerait, avait fait fabriquer un personnage de petite taille, en bois et en carton, qui était, trait pour trait, le portrait de Polichinelle.

Pour lui donner la réplique, on avait confectionné en même temps, d'autres personnages qui figuraient Cassandre, le commissaire, Rosette, et le bourreau. Et le théâtre jouait de cette façon, uniquement avec des marionnettes.

Ainsi, Polichinelle assistait à la représentation de sa propre vie, qui avait été consacrée à défendre le faible contre le fort, le bien contre le mal, malgré les plus grands dangers. Devant ce spectacle, le vieillard au nez et au menton plus crochus que jamais, recroquevillé entre ses deux bosses, était transfiguré de bonheur, car il sentait que son œuvre allait devenir immortelle.

Le lendemain, il trépassa. Car il était vieux, tellement vieux que beaucoup s'étaient demandé depuis longtemps ce qu'il attendait pour mourir.

C'est que, tout simplement, Polichinelle avait attendu que son âme eût passé à jamais, dans le corps des pantins et des marionnettes…